

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Fragments débordant au delà de l'obscène

Claudine Potvin, *Pornographies*, Québec, L'instant même, 2002, 133 p., 16,95 \$.

Michel Lord

Number 109, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37653ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2003). Review of [Fragments débordant au delà de l'obscène / Claudine Potvin, *Pornographies*, Québec, L'instant même, 2002, 133 p., 16,95 \$.] *Lettres québécoises*, (109), 37–37.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Fragments débordant au delà de l'obscène

*Des nouvelles dont l'imaginaire est résolument imprégné par le féminin/féminisme.*

NOUVELLE | MICHEL LORD

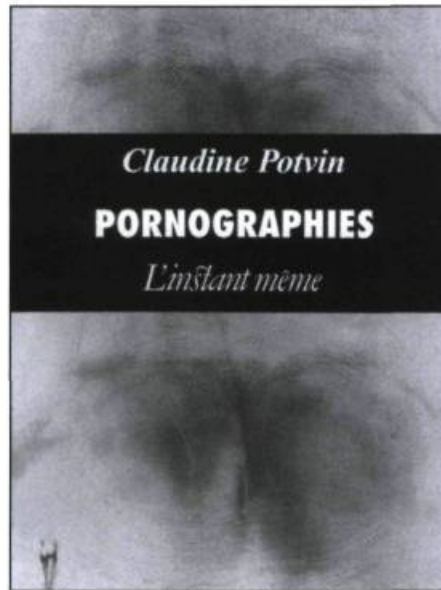
L'IMAGINAIRE DE CLAUDINE POTVIN DANS SON deuxième recueil de nouvelles, *Pornographies*, est marqué plus que jamais par certaines postures de refus qui passent avant tout par la forme: celle du mot (refus de la majuscule), de la phrase (refus de la ponctuation, de la syntaxe convenues) et du récit lui-même (refus des canons de la syntagmatique narrative). Ce « refus global » se nourrit aux sources des meilleures innovations qui ont façonné le discours narratif au cours du XX<sup>e</sup> siècle, tant en Europe (on pense à James Joyce, cité en épigraphe, Samuel Beckett, William S. Burroughs...) qu'ici même. Potvin s'inscrit dans le courant qui donne ses couleurs distinctives à ce que l'on peut appeler l'école de L'instant même, « dirigée » par Gilles Pellerin et pratiquée aussi de manière exemplaire, entre autres, par Bertrand Bergeron. Mais à cette différence près que, chez Potvin, l'imaginaire est aussi résolument imprégné par le féminin/féminisme. Les refus formels en sont les premières marques — qui s'opposent implicitement sans doute à une langue forgée par l'homme —, mais chaque texte est avant tout habité par la femme, vivante, jouissante, souffrante, révoltée, et souvent observée par une narratrice et par une certaine Mirna, sortes d'*alter ego* de l'auteure.

À l'occasion, l'homme est remis à sa place. Ainsi dans « bavardage », qui s'ouvre sur une épigraphe de Suzanne Lamy, un homme cherche à traduire une nouvelle d'une certaine Jane. Mais le texte lui résiste, il ne comprend pas la femme enceinte qui y est représentée dans sa tristesse, ne comprend pas la forme, le style, l'absence de ponctuation. La finale « explique » pourquoi : il cherche une vérité, mais cette vérité, selon la narratrice, serait/est toute simple, mais Robert est « un peu simple d'esprit » (p. 33), il ne comprend pas « la réalité de l'autre », dont « le sexe de l'auteure », qui lui « échapp[e] » (p. 33).

« amande et café » (tous les titres sont en minuscule), quant à lui, est un texte d'allure presque traditionnelle, avec encore une insertion/immixtion de la narratrice qui dit que l'homme a peu d'importance dans cette « nouvelle d'apprentissage » (p. 108) par rapport à la femme :

*Je fais abstraction du héros, car il n'intéresse que dans la mesure où il constitue un appendice, présent mais à peine nécessaire. Dans ce cas, le héros accompagne l'héroïne, miroir occasionnel lui permettant de jauger la culture d'origine et celle d'arrivée. (p. 108-109)*

Voilà une bonne façon de rétablir un peu l'équilibre de cet univers révolutionnaire cubain où les femmes jouent toujours un rôle traditionnel



dans une société dominée par « le sexe de Fidel » (p. 107), « le grand pornographe » (p. 115).

De pornographie, il sera certes question directement et indirectement dans le recueil. Que l'on ne s'attende pas toutefois à lire un répertoire d'obscénités, car si Potvin plonge à plein dans la fiction, c'est une fiction distanciée, où l'esthétique occupe le devant de la scène. Des cas de figures liés au sexe abondent, mais toujours travaillés par une écriture fragmentaire de même qu'une tendance dialogique. Pas de moralisme ici, mais des formes de fiction-réflexion entre narratrice et personnages.

Parmi les dix-huit nouvelles aux contenus fort variés, « dominatrix » est un bon exemple de cette tendance. La narratrice raconte comment Mirna cherche à écrire un texte sur une prostituée qui elle-même écrit son journal et, ce faisant, lui échappe. Sont ainsi exposés les conflits de conceptions sur la pornographie, les pratiques sexuelles, etc. Fascinantes mises en abymes, superpositions,

feuilletés conflictuels des voix, des visions des choses, et véritable dialogisme qui refuse justement un monologisme niveleur, réducteur :

*Cette dominatrix qui échappe chaque jour un peu plus à Mirna me confond également. Je n'étais qu'un deuxième violon dans cette histoire et me voilà projetée dans l'obligation d'inventer un récit qui permettrait à notre dominatrix de s'installer en dehors du stéréotype, pleine, humaine, sans l'ombre d'un doute. [...] Les fondements féministes de Mirna s'en trouvaient profondément bouleversés. [...] Quant à moi, je savais bien qu'entre l'écrivaine et la protagoniste, je ne ferais pas long feu. (p. 55, 60)*

Cette intrication et cette contamination des voix ne constituent qu'un des aspects thématiques et formels de *Pornographies*. Au milieu de tous ces fragments narratifs, marqués par l'errance des voix, par leur montage/métissage aussi, il y a des zones « critiques », mais aussi des moments d'extase, comme dans l'évocation de la rencontre de la mère et de la fille, dans « carte postale/deux femmes regardant la mer », les deux femmes étant « devenues amantes d'eau d'une huître à l'autre se sont faites moules ont répandu du vin sur leurs rires mis et remis "Le parapluie", fredonné leur désir de continuer en se tenant par la taille » (p. 87).

Il est difficile de ramener une œuvre aussi protéiforme et riche aux quelques commentaires que je viens de faire. Avec ce deuxième recueil, l'œuvre nouvelle de Claudine Potvin nous rappelle ce que c'est qu'une écriture ouvragée et une pensée fortement esthétisée.